

La fête sombre du malheur

Discours prononcé à Médan le 3 octobre 1977

Edmonde Charles-Roux

Mesdames et Messieurs,

Nous voici donc réunis, une fois de plus entre amis, admirateurs, lecteurs, commentateurs, fidèles de Zola et de son œuvre, nous voici à Médan pour célébrer le 75^e anniversaire d'un pèlerinage qui, ainsi que l'a dit ici même, l'an passé, François Mitterrand, réussit à échapper aux dangers qui menacent ces sortes de cérémonies et parvient à demeurer une réunion animée, enrichissante au lieu de sombrer, comme c'est souvent le cas, dans la tristesse glacée des cultes morts.

Et puis la journée d'aujourd'hui est placée sous un autre signe encore. Et quel signe ! Celui d'un sommet de l'œuvre de Zola, le signe du roman qui, au terme d'une longue attente, lui assure pour la première fois le succès. Ce que nous célébrons c'est le centenaire d'un coup d'éclat : la parution de *l'Assommoir*. Ajoutons que, de ce fait, nous célébrons la découverte de Médan comme on disait à l'époque, Médan avec un *e* muet. Née de *l'Assommoir* cette maison, puisque – Zola en fait confidence dans une lettre à Flaubert – « la littérature a payé ce modeste asile champêtre qui a le mérite d'être loin de toute station et de ne pas compter un seul bourgeois dans son voisinage ». Mais née aussi de l'honnêteté d'un éditeur, Georges Charpentier, qui devant les trente-cinq éditions enlevées en moins d'un an, suggère de changer les termes d'un contrat (assez léonin, convenons-en) et fait de l'homme maigre, réduit à des tâches alimentaires qu'il exécute, du *provincial* angoissé, du *méridional* agressif, provoquant, torturé, et qui paraît plus doué pour le scandale que pour le succès, fait de cet homme un écrivain de trente-sept ans, délivré de tous soucis matériels.

Arrêtons-nous un instant à Médan comme on s'arrêterait au tournant décisif d'une route ou d'une vie, car c'est de cette maison en devenir que j'aimerais parler en premier. Essayons de l'imaginer dans le paysage champêtre qui était le sien et dans sa forme primitive, telle qu'elle se présentait en 1877 quand la découvrit Zola ; une maisonnette bien modeste, tout juste quatre fenêtres de façade, un rez-de-chaussée, un étage. Et elle appartenait à un maître d'hôtel du Café Américain... ! J'aime ce détail. Il y a là, tout à coup, dans la profession du premier propriétaire de Médan quelque chose d'indéfinissable comme un clin d'œil du boulevard adressé au futur auteur de *Nana*, comme une odeur de cigare avec ses rangées de guéridons, le va-et-vient de ses habitués et le parfum un peu trop fort de belles créatures échappées au crayon de Constantin Guys. C'est peut-être sur les prodigalités d'une clientèle de petits *crevés*, selon l'expression des chroniqueurs mondains, et de boulevardiers (que Zola va décrire bientôt, assiégeant la loge de la *Blonde Vénus*), c'est sur eux, peut-être, que comptait son prédécesseur pour pouvoir, un jour, profiter ici, à Médan, de sa retraite.

Il faudrait se demander pourquoi ces chassés-croisés et pourquoi certaines maisons, par la fore de détails dérisoires, exigent à un moment de leur histoire d'être quittées par les uns tandis que d'autres ont soudain la nette conscience que c'est cette maison et celle-là seulement qui doit être par eux prise et possédée. La « cabane à lapins » comme l'appelle Zola (en Provence nous dirions le cabanon) m'apparaît tels ces postes frontaliers à l'approche desquels un homme las des échecs, des difficultés, las des rebuffades, décide de se déprendre du passé. Mais aussi amer qu'il ait été, ce passé, on ne rompt pas avec lui sans une certaine inquiétude. Ce qui fait taire l'appréhension et les doutes c'est l'espoir d'une vie nouvelle,

c'est tout ce que l'on souhaite et que rien ne fait prévoir encore. Qu'attend Zola en 1877 ? De la critique il attend un peu de justice. Du public il attend d'être mieux lu et mieux compris.

C'est ainsi que dans son état actuel, la maison que nous avons sous les yeux, agrandie à chaque nouveau succès, symbolise l'espérance de Zola devenue réalité. Au point qu'elle efface de nos mémoires l'autre, la « cabane à lapins », celle qui le fit renoncer pour toujours aux projets modestes qu'il portait encore en lui... Vivre à l'Estaque, ouvrir chaque matin les yeux sur la paix des lointains bleus, travailler comme son ami Cézanne, loin de Paris. C'est pourtant une maison de rien du tout qui l'arrêta dans cette intention et le fit crier :

- Voilà ce qu'il me faut.

Mais n'y avait-il pas, venue de quelque point du paysage, comme une voix, pour le retenir ? Car personne ne me fera douter des étranges pouvoirs de certaines maisons, ou dire que les maisons hantées sont muettes. Adieu l'Estaque, la Provence, ses montagnes aux reliefs écorchés, adieu les rudesses de Cézanne. C'est ici dans la campagne verte, de ce vert puissant des terres bien irriguées, sur les rives de ce fleuve où canote Maupassant et qui, de méandre en méandre, va couler jusque sous les fenêtres du « gueuloir » de Flaubert, ici que Zola va se fixer. Un écrivain et sa maison... Quelle bizarre relation que la leur. On n'en finirait pas de se demander : que lui doit-il ? Que lui doit-elle ?

Dans le destin qui nous occupe, celui de l'homme Zola, il y a donc deux époques distinctes, celle *d'avant* 1877 et celle *d'après*, celle *d'avant* et celle *d'après* Médan ou encore celle *d'avant* et celle *d'après* *L'Assommoir*, ce qui revient à dire de trois façons différentes la même chose puisque sans le succès de *L'Assommoir* il n'y aurait sans doute pas Médan.

Ce n'est pas en prenant la parole devant vous, Mesdames et Messieurs, qui avez plus que moi la connaissance de l'œuvre d'Emile Zola et plus que quiconque le droit d'en parler, que je me livrerai à une analyse savante de *L'Assommoir*. Mon propos se limitera à vous confier ce qui m'a été sujet d'étonnement, de réflexion ou d'émerveillement au cours d'une relecture dont je ne saurais assez vous remercier puisque c'est à votre invitation que je la dois. (Il a fallu toute l'obstination, tout le militantisme dont est capable Jean-Claude Castaing pour me tirer hors du travail que j'ai actuellement en chantier et m'arracher à la campagne d'Aix, où je vis à quelques kilomètres d'un barrage qui est l'œuvre du père de Zola et porte son nom.)

Vous faire les témoins de tout ce que j'ai ressenti en relisant Zola sur les lieux même de sa jeunesse, c'était cela mon intention. Seulement voilà... Comment m'y prendre ? Ce que l'on ressent en redécouvrant un chef-d'œuvre étant, en fait, une suite de chocs, d'émotions ou de surprises, de nature fort différentes les unes des autres, je m'étais juré de les ordonner, afin de vous laisser sous l'impression illusoire que l'écrivain que je suis bien qu'ennemi des plans détaillés et des freins mis à la liberté de l'imagination sous quelques formes qu'ils se présentent, que cet écrivain n'en était pas pour autant incapable de manifester, en pareilles circonstances, un certain esprit de méthode. Mais soudain il m'est apparu nécessaire d'ajouter à ces sages résolutions de quoi les rendre aussitôt sans effet ; car enfin, Mesdames et Messieurs, je vous le demande, peut-on planifier le vertige ? Or, c'est de cela qu'il s'agit, c'est cela que j'éprouve à la relecture de *L'Assommoir* : un vertige et c'est de cela qu'il me faut m'expliquer devant vous.

Précisons. On croit qu'un chef-d'œuvre est d'abord quelque chose d'immuable, de figé dans son éternité. Or tout le bizarre du chef-d'œuvre tient à ce qu'il a en lui de mouvant. D'une lecture à l'autre, un personnage, que l'on croyait avoir parfaitement cerné, change imperceptiblement de caractère de par un mot prononcé qui prend une valeur nouvelle, ou de par l'accentuation d'un geste, dont on croyait, à tort, se souvenir avec précisions. Cela peut tenir, aussi bien à la minutie du détail qu'aux sous-entendus, aux intentions secrètes, qu'à tout ce que l'écrivain a volontairement laissé en demi-teinte. Et cette impression de *jamais vu*,

d'où suis-je ? qui saisit à la relecture, a déjà de quoi expliquer le vertige. Mais dans le cas de *L'Assommoir* il y a plus. Il y a que le calvaire de Gervaise, comme un égarement la rapprochant sans cesse du lieu de son engloutissement, cette dérive dont elle ne peut s'arracher, éveille en moi quelque chose qui me fait vaciller. Vous voyez que nous en revenons toujours à cette même notion de mouvement et donc de vertige. Comment l'expliquer sinon par l'art de Zola, cette façon qu'il a d'accélérer en cours de récit le mouvement de désagrégation qui emporte ses personnages ? C'est cela qu'il y a d'hallucinant dans l'histoire de Gervaise, de l'ouvrière Gervaise, victime d'une société sans merci, de Gervaise la bête de somme, c'est le tourbillon qui fait d'elle une prisonnière et l'entraîne implacablement à sa perte.

Le présent propos n'est pas d'illustrer à travers elle les duretés de la vie et les misères de la femme au travail, à la fin du XIX^e siècle, non que le sujet manque d'intérêt mais parce que cela conduit à une atténuation de la portée de *L'Assommoir* voire à une déformation. Féministe Zola ? Rien de moins certain. Mais ce dont on ne peut douter est qu'il redoutait les classifications intempestives : « Je n'accepte pas l'étiquette que vous me collez dans le dos. J'entends être un romancier tout court, sans épithète... », écrivait-il au *Figaro* où l'on voulait à toute force qu'il fut socialiste... le mot, aux yeux de ce quotidien étant injure.

J'ajoute (et ceci n'est qu'une parenthèse), qu'on est d'autant moins tenté de se limiter au cadre du féminisme éventuel de l'auteur de *L'Assommoir* que nous vivons un temps où le féminisme dans sa relation avec la littérature, connaît – et c'est fort heureux – la vogue que vous savez. Il semble, pour finir, que ce soit un peu comme pour monsieur Jourdain découvrant la grammaire : tout le monde fait du féminisme sans le savoir.

Rien de tel chez Zola. S'il est bien le premier écrivain français à avoir osé placer une ouvrière en personnage central d'un roman – « œuvre de vérité », précise l'auteur, « le premier roman sur le peuple qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple » - ce qui, pour l'époque, constitue, plus qu'un défi, une offense intolérable aux hommes d'ordre, défi au pouvoir, défi à la censure, défi aux gens de bien qui, aujourd'hui autant qu'hier, ne craignent rien tant que de voir les inégalités sociales dénoncées et leurs responsabilités étalées publiquement, défi à une bourgeoisie – et elle non plus n'a guère changé – qui ne tolère, en littérature, que « les vérités aimables et bien vêtues », s'il y a donc une audace sans précédent à traiter en « héroïne » une travailleuse poussée à la déchéance par des conditions d'existence qui sont celles de tous les ouvriers, la force d'Emile Zola est d'abord et surtout d'avoir peint Gervaise, non pas sous les traits de la Femme du Peuple avec un F majuscule en lui donnant la valeur de symbole, mais *d'une* femme toute simple étudiée dans toute sa complexité.

Gervaise n'est pas Mère Courage. Gervaise ? C'est une brave fille et c'est là que réside le tour de force. Cette « héroïne » est le contraire d'une héroïne. Gervaise est faible et tendre, avec au corps – et au cœur – une attirance jamais morte pour le premier homme auquel elle s'est donnée.

Gervaise n'est ni sensuelle ni rouée. Elle s'attache plus qu'elle n'aime. Et puis elle a un vice : la gourmandise. Son péché... Elle mange comme d'autres boivent. Elle bâfre, revanche innocente sur la faim de ses premières années... Tout cela fait d'elle une victime désignée, la femme échinée, engueulée, usée : « oui, (je cite) Coupeau et Lantier l'usaient c'était le mot ; ils la brûlaient par les deux bouts comme on dit de la chandelle » - une femme soumise et exploitée qui subira son destin, engluée jusqu'au bout dans une misère sans remède.

Gervaise est sans jugement, Gervaise est sans conscience politique, sans revendications. Ses voies, c'est l'évidence, ne sont rien moins que violentes. Jamais elle ne se ressaisira, jamais elle ne fera retour sur elle-même. Alors ? Tragédie *L'Assommoir* ? Quel sens aurait une tragédie qui n'offrirait à ses héros aucune alternative ? *L'Assommoir* est la fête sombre du malheur à une époque donnée de l'Histoire du monde ouvrier. Hommes et femmes

n'ont encore conscience ni de leurs droits ni de leur pouvoir. Le réveil ? Il viendra plus tard, avec *Germinal*. Pour l'instant que sont les hommes de la Goutte d'Or ? Guère plus que des porte-outils, les rouages indispensables sur lesquels repose la vie de la Ville mais que la Ville redoute et tient à l'écart, des artisans vivant au jour le jour, une masse souffrante saisie par Zola dans son accablante vérité. Et il ne se limite pas à nous montrer les plaies. Attaqué, il se défend et, dès 1877, accuse : « Oui, le peuple est ainsi, écrit-il, mais parce que la société le veut bien. » *L'Assommoir* ? Ni tragédie, ni roman de mœurs vaguement historicisé, ni surtout roman clinique sur les ravages de l'alcool comme on aurait tendance à le faire croire, sans doute à cause du morceau de bravoure final que constitue le *delirium tremens* et la mort de Coupeau, mais une fresque, délivrée de tous les tabous du temps, une fresque qui n'est pas du domaine de l'ornement mais de l'ordre de la vérité, *L'Assommoir* est bien une épopée.